

Montargis, ont voulu leur donner. D'après eux, la blanche fille d'Inachus, Io, que Jupiter aimait et qu'il dut métamorphoser en génisse pour la soustraire à la jalousie, d'ailleurs fort justifiée, de l'acariâtre Junon, aurait paït l'herbe en ces lieux, meuglant son désespoir, alors qu'un instant auparavant sa voix humaine était une musique pour l'Immortel. Mais la Reine des Dieux, soupçonneuse à bon droit et voulant se venger, exigea de son époux le don du superbe animal, à qui elle donna pour gardien le bouvier Argus, dont, à coup sûr, les propriétaires de troupeaux se disputeraient encore les services, puisque le sommeil n'interrompait jamais sa surveillance : sur les cent yeux qui ornaient sa tête, cinquante étaient toujours ouverts... Argus se tenait sur un mont, et voici Montargis!.. Ce n'est qu'une exquise et facile légende qui a toute la grâce des mensonges païens. Non! Io n'a point parcouru ces pâturages; les cinquante prunelles du bouvier n'ont pas exploré cet horizon... Mais il y a tant de poésie dans cet air chargé de molles vapeurs, dans le murmure des arbres frémissants, que l'on s'explique l'influence de la Fable sur quelques âmes éprises de merveilleux.

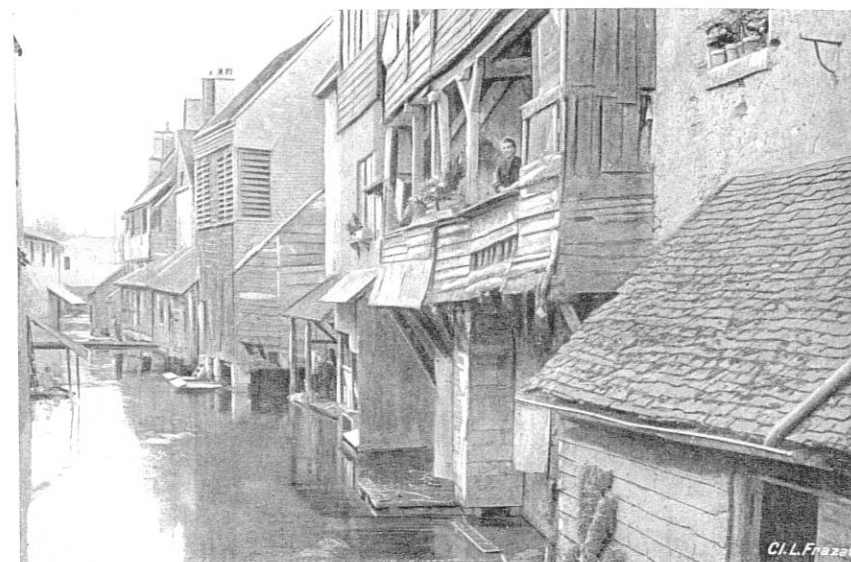


Vieilles tanneries

La cité est bâtie sur l'emplacement d'un ancien *castrum* (la région ne manque pas de ces vestiges de retranchements gallo-romains) au pied de deux collines; sur la plus haute s'élevait autrefois un château féodal; sur l'autre, moins élevée, a été édifié le château du Christ.

Accompagnons de nouveau l'illustre touriste : " La ville, entourée de verdure, baignée d'un côté par le Loing, de l'autre par le canal, est jolie. Il reste quelques tours de la vieille enceinte du XIII^e siècle dont les bourgeois ont fait des terrasses et des tonnelles pour leurs jardinets. Ça et là, le canal, bordé de tanneries, rappelle Louviers et Amiens. L'église, qu'on nomme, je crois, Sainte-Marguerite [*erreur, c'est la Madeleine*] est un assez beau vaisseau du XV^e siècle. L'abside va jusqu'au XVI^e. Des gens d'esprit ont remplacé les anciennes verrières par d'affreuses vitrailles de couleur dans le goût du café turc. J'étais curieux de voir le château, ce magnifique château de Montargis, célèbre dans toute l'Europe, dont la grande salle dépassait en longueur et en largeur la Salle des pas perdus du Palais de Justice de Paris. Je suis monté sur la colline par un escalier entre deux maisons, j'ai franchi une haute porte-donjon du XII^e siècle à archivolte romane, j'ai traversé plusieurs cours, et je suis arrivé ainsi jusqu'à une claire-voie de bois peinte en gris formant une allée d'arbres bas et touffus. J'ai poussé la claire-voie et je suis entré dans l'allée. Au bout de l'allée, j'ai trouvé une maison, une grande maison triste et

blanchâtre, tapissée de figuiers, composée d'un seul étage avec un pavillon à toit pointu et une terrasse d'où l'on voit la ville et la plaine; du reste solitaire, lézardée, délabrée, close, barricadée et déserte. Le jardin plein de hautes herbes, envahi par la ronce et l'ortie, avait comme la maison quelque chose de farouche et de sauvage. Je cherchais des yeux, à travers les branchages, les hautes tours, les mâchicoulis sculptés, les créneaux formidables du château de Montargis. Rien ne m'apparaissait. Enfin, à force de fureter dans les broussailles, j'ai découvert je ne sais quels tronçons informes, des pans de murs rongés de mousse, j'ai fait quelques pas dans la fougère mouillée et j'ai aperçu par une brèche sous des buissons, le caveau circulaire, noir et voûté, d'une tour. La tour a été rasée. J'ai fait quelques pas encore, et je me suis trouvé sur une vaste esplanade toute couverte de ciguë et de bouillon-blanc. Le fossé dégradé borde cette esplanade dont le contour ondule et dessine vaguement au regard le plan géométrique d'un grand édifice; des renflements arrondis indiquent la place des tours. J'avais sous les yeux le château de Montargis".



Tanneries sur le Puisieux

Maintenant, un collège ecclésiastique occupe l'emplacement du château dont le romantique voyageur cherchait les vestiges.

Pendant le XII^e siècle, Montargis appartient à la famille de Courtenay qui, prenant part aux Croisades en Terre-Sainte, donna trois empereurs à Constantinople, un roi à Jérusalem. Il fit ensuite partie du domaine de la Couronne, en fut détaché pour entrer dans l'apanage de la maison d'Orléans et revint, en 1419, au domaine royal. Son château fut agrandi et fortifié par Louis le Gros; détruit, il fut reconstruit par Charles V qui fit placer sur sa haute tour la seconde horloge qu'on eût encore vue en France. Son enceinte était alors assez forte pour renfermer une garnison de 6.000 hommes.

Renée de France reçut en domaine ville et château lors de son mariage, en 1528, avec Hercule II, de la maison d'Este, duc de Ferrare. C'est elle qu'il faut particulièrement évoquer ici, car, après la mort du duc, en 1560, elle quitta les rives du Pô pour revenir aux bords du Loing, elle abandonna la terre aux altiers feuillages pour un sol aux plus molles verdure. Elle avait vécu dans cette prodigieuse Italie du XVI^e siècle, dissolue, corrompue, magnifique, splendide, élégante, et où, dit Philarète Chasles, " ce fumier de vices engraisse et développe miraculeusement tous les arts ". De retour dans sa patrie, elle protégea donc les lettres, les sciences et les arts, et elle embellit Montargis où elle s'était retirée et où elle mourut en 1575.

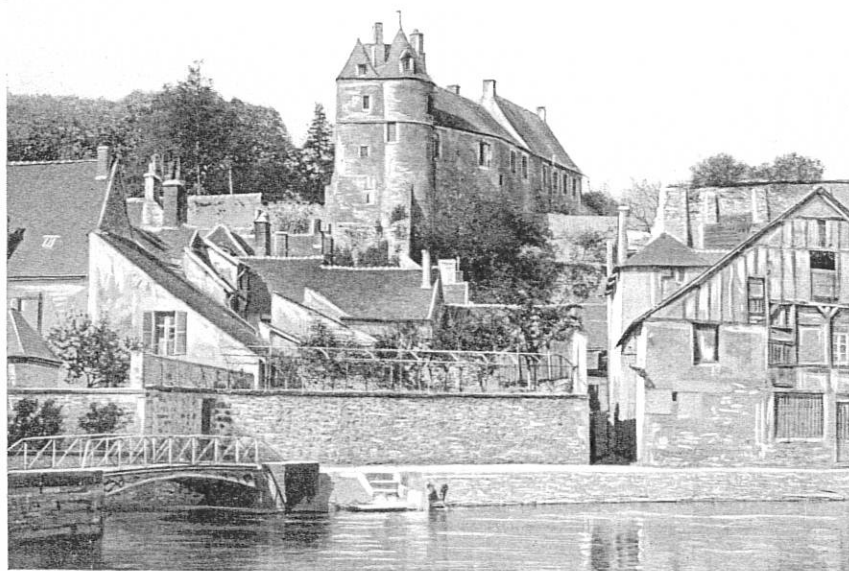
Mais, aussi, comme elle était bien la fille de ce Louis XII, Père du Peuple, dans la bouche de qui, au cours de l'un de ses *Dialogues des Morts*, Fénelon pouvait mettre ces mots : " J'ai toujours aimé mes sujets comme mes enfants ! " S'étant déclarée hautement pour le calvinisme elle fit de Montargis le quartier général de la doctrine naissante et, dans le massacre de la Saint-Barthélemy, elle sauva beaucoup de ses coreligionnaires...

Victor Hugo, voyageur peut-être trop grandiose, ne cherchait là que des pierres; des hommes les avaient mises les unes sur les autres, croyant faire œuvre durable; d'autres hommes et le temps eurent raison de leur tâche. Aussi le poète semble-t-il déçu. Que n'a-t-il cherché une autre architecture : celle, frémissante et verte, que le printemps édifie, que l'été élargit et hausse, et dont l'automne fait une palpitante ruine d'or; la souveraine magie des sèves et des saisons recommence chaque année la minutieuse construction et le splendide écroulement. Les platanes, les peupliers, d'autres essences encore, voici maintenant le rempart de Montargis. Au-dessus de l'eau qui coule, silencieuse, leurs feuilles font, avec le concours de la brise, un aérien bruit de source. Fuyante et pourtant fidèle, cette eau est le miroir de la cité. Elle court, disparaît, surgit de nouveau, se hâte, s'étrangle là, s'arrondit ici en étang, baigne des marches, balance une barque, caresse des herbes, passe sous 126 ponts; tour à tour Loing, Puiseaux et Vernisson, elle dessine à travers la ville ses fluides chemins; et, à 3 kilomètres de là, à Buges, quand les arbres, avec ces parures d'arrière-saison que sont les feuilles rouges et jaunes, se reflètent dans l'onde, — la jonction des canaux de Briare, du Loing et d'Orléans semble le carrefour d'une triple avenue d'or où les noirs chalands, glissant avec une majestueuse lenteur, mènent le cortège funèbre de l'été mort.

GABRIEL VOLLAND.



Forêt de Montargis : La Hutte



Le château



Cl. LUMIERE

IL n'y a rien de plus pittoresque que les petits villages perchés dans les hautes montagnes de la Savoie. Que les murs soient recouverts d'un torchis souvent rongé, peu importe! Les maisons sont étagées selon les parties planes du terrain. Les toits aplatis ressemblent à des boucliers tendus contre les avalanches. De tous les côtés on distingue un bruit de cascades. L'eau, qui murmure en ruisseau dans les fossés et s'écroule en chute dans les rocs, emplît l'atmosphère de sa voix multiple. On n'entend qu'elle. On ne remarque que les vapeurs jaillissant de ses cataractes. Peut-être pour se venger d'avoir été, durant six mois, prisonnière des glaces, elle parle en maîtresse aussitôt qu'il dégèle; les villages en ont un air pimpant de fraîcheur, joyeux même; elle est leur animatrice, leur âme.

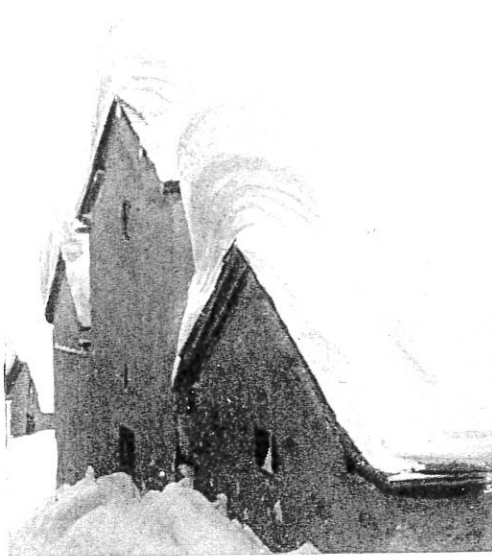
Les touristes, qui ne se lancent dans la montagne qu'aux heures gaies, se demandent comment on peut vivre l'hiver dans ces hameaux séparés alors du reste du monde par des kilomètres de neige.

Avec les cascades transformées en glaçons, l'enchantement doit cesser. Dès l'automne, sous les nuages bas et par les nuits longues, l'existence sur les sommets doit être navrante. Mais les Savoyards ont une autre opinion. Ils appréhendent beaucoup plus l'été aux nuits froides, ses orages redoutables et les séjours forcés en des pâturages lointains. Durant l'hiver, leur seule préoccupation est d'assurer la tiédeur permanente de la maison.

Evidemment, s'ils en avaient la possibilité, ils préféreraient, comme les autres, vivre normalement dans la plaine. Mais ils doivent, dès la Saint-Jean, qui a lieu le 24 juin, jusqu'à la Saint-Michel, le 29 septembre, mener paître les troupeaux, que des propriétaires leur confient. Ils veulent se trouver à pied d'œuvre aussitôt que le



Stalactites



Village du Tour

plein du cheptel a été fait aux foires de Bourg et de Moutiers. Par conscience professionnelle, ils se condamnent à vivre, pendant six mois, l'existence des marmottes.

Non pas qu'ils poussent le désœuvrement jusqu'à dormir toute la journée, mais ils réduisent leur activité au minimum.

Leur premier soin est d'abandonner dans la maison ce qu'ils appellent l'habitation d'été, c'est-à-dire le premier étage. S'ils demeuraient là, ils pourraient brûler dans la cheminée des arbres entiers, ils seraient incapables de résister au froid, qui n'est que très rarement inférieur à 20 degrés.

Des pièces de ce premier étage, ils font des chambres frigorifiques pour leurs provisions. Eux-mêmes s'installent au rez-de-chaussée. Ils y ont une sorte de cave vaste, avec des fenêtres minuscules et juste une porte suffisamment large pour permettre le passage du bétail.

Nulle séparation n'existe à l'intérieur. Une simple barrière de bois retient les bêtes dans le fond où des auges leur ont été aménagées. Une rigole apparente permet l'écoulement du purin.

Il n'y a rien de plus contraire à l'hygiène que la cohabitation des hommes et des animaux. Mais il n'y a rien aussi de plus facile pour assurer une température chaude.

Les lits des maîtres de la maison sont installés, un peu selon la manière bretonne, dans des armoires, le long des murs. Leur disposition est telle que, sous les matelas, sont des coffres à claire-voie où sont mises des brebis. La vapeur qui



Chamonix en hiver

se dégage de la respiration et de la laine des bêtes enveloppe le dormeur d'une telle façon qu'il peut geler dehors à pierre fendre, celui-ci ne s'en aperçoit pas. L'air qu'il respire est un peu trouble. L'odeur de la pièce est un peu forte. Mais question d'habitude ! Le Savoyard oublie vite ces petits inconvénients. Il obtient le résultat désiré. C'est le principal !

Où son ingéniosité apparaît surtout, c'est dans sa manière d'utiliser la neige. De celle qui était son ennemi terrible, il fait sa plus précieuse auxiliaire.

Sur toutes les faces de sa maison, sauf du côté de la rue, il s'arrange pour que la neige s'accumule en un matelas épais, de plusieurs mètres de hauteur. Que le vent siffle ! Il ne rongera pas le misérable ciment des murailles. Il glissera sans dommage sur le toit qu'alourdissent prudemment de lourds blocs de pierre.

On cite des villages, qui, dans les hivers rudes, sont absolument bloqués pendant des périodes de quinze et même vingt jours.

Leurs habitants supportent aisément cette captivité. Les hommes bricolent. Les femmes font des raccommodages. Ils se nourrissent de "polenta". En déblayant chaque jour la rue, ils se réservent la faculté de communiquer entre voisins.

Il arrive que des audacieux se risquent, en raquettes ou en skis, le long des pentes blanches. Ils suivent la piste des chamois affamés et tirent de leurs terriers les marmottes endormies, dont ils vendront la peau et dont la chair grasseuse et fade



Saint-Pierre-de-Chartreuse : Le Pont de la Dame



Environs du Sappey



Combloux et le Mont Blanc

les réglera. Mais il faut pour cela que le temps soit calme. Le plus souvent, c'est pour les uns et les autres, la paresse forcée.

Depuis quelque temps on remarque en Savoie un mouvement d'émigration. Il y a ce qu'on appelle : les hirondelles d'hiver. Les jeunes filles et les jeunes gens estiment avoir mieux à faire que d'être les prisonniers de la neige pendant six mois. Ils laissent donc les vieux seuls au village. Ils prennent des emplois dans les villes pour la période de l'hiver. Mais, dès la Saint-Jean, rien n'est capable de les retenir. Les beaux jours revenus, ils regagnent la Savoie dont ils aiment l'âpre beauté et où ils se retireront définitivement quand ils seront riches.

Ils ne soupçonnent pas en effet qu'on puisse ailleurs mourir avec l'âme aussi tranquille qu'au flanc de leurs sommets magnifiques...

GERMAINE ACREMANT.



Cl Toinuz

Argentière, Aiguilles Verte et du Dru

AVIGNON
LE PONT SAINT-BÉNEZET
PAR M. L. MONTAGNÉ





Le Palais des Papes

EN AVIGNON

AVIGNON a gardé l'aspect qu'il avait au XIV^e siècle. Du pont du Rhône, l'illusion est complète. C'est une ville du moyen âge qui se dresse sous le ciel avec ses remparts crénelés, ses tours, les pointes de ses clochers et la masse sombre du Palais qui la domine. Une telle vision, à la fois religieuse et guerrière, évoque la gloire qu'Avignon s'est acquise auprès des hommes et sa grandeur au siècle des Papes.

L'éclat de la Ville Éternelle, pendant soixante-dix ans, parut avoir passé dans Avignon. Sept pontifes et deux antipapes s'y succédèrent. L'univers catholique avait les yeux fixés sur le Rocher des Doms. Là, se débattaient les destinées des empires et des républiques, car, à ces époques, les papes étaient des régulateurs et des arbitres. Là encore se discutait le dogme. Des arrêts partaient qui calmaient pour un jour les criaileries des ergoteurs dans les écoles.

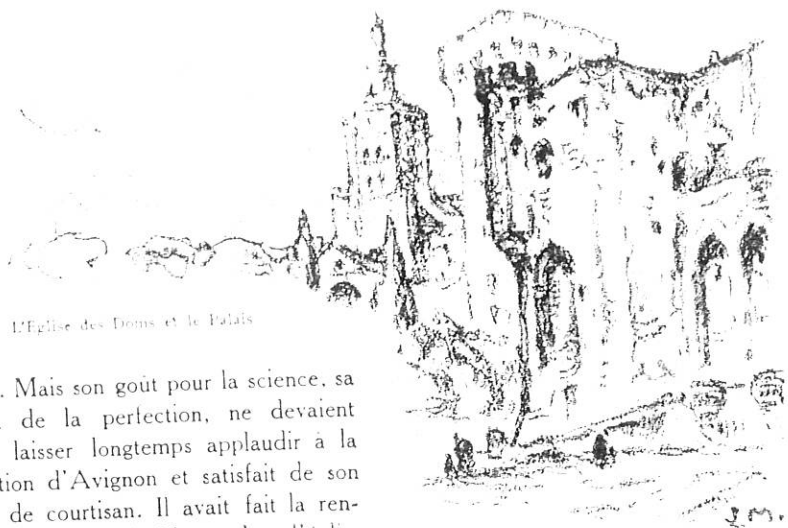
La ville se mit peu à peu au niveau de sa fortune. Jean XXII, Benoît XII, Innocent VI et Urbain V y élèvent tour à tour le gigantesque Palais. Innocent VI commence les remparts et Urbain V les achève. Des églises et des monastères se construisent en si grand nombre que les carillons incessants de leurs cloches signalent au loin Avignon que Rabelais appelle "l'isle sonnante".

À cette époque, et en particulier sous Clément V, de joyeuse mémoire, la société avignonnaise était plongée dans le luxe et les plaisirs. Italiens et Provençaux luttèrent pour la magnificence des habits et des demeures et firent assaut de valeur dans les tournois et de subtilités sentimentales dans les réunions poétiques. La gloire des troubadours n'est pas encore éteinte, leurs œuvres circulent et sont l'objet de commentaires passionnés.

Cette ville, ces temps, cette société, ont eu pour nous un témoin que sa sensibilité a fait vibrer à leurs vertus comme à leurs vices. C'est Pétrarque, fils d'un banni florentin, ami du Dante. Par ses belles manières et son talent pour la poésie latine, il se concilia la cour de Jean XXII et fut mêlé à tous ses



Les Remparts



L'Église des Doms et le Palais

plaisirs. Mais son goût pour la science, sa passion de la perfection, ne devaient pas le laisser longtemps applaudir à la corruption d'Avignon et satisfait de son métier de courtisan. Il avait fait la rencontre de Laure de Noves dans l'église de Sainte-Claire et, à 33 ans, il s'arrachait au frivole Avignon et s'enfermait dans les environs, dans la solitude sauvage de Vaucluse, avec ses livres, son amour et ses pensées.

Le pont du Rhône franchi, la ligne claire des remparts traversée, les évocations des siècles passés cedent à l'irruption du monde moderne.

Au confluent des vallées du Rhône et de la Durance, Avignon est une ville animée, centre d'une région fertile et lieu d'échanges entre le Languedoc et la Provence. Une grande voie la parcourt dans toute sa longueur et rejette de chaque côté des quartiers populaires et pittoresques où s'ouvrent des rues dont les noms rappellent les anciennes industries et les corps de métiers qui remplissaient de leur bourdonnement le vieil Avignon : rue Banasterie, des Teinturiers, des Orfèvres, des Tourneurs, Grande et Petite Fusterie.

Les maisons, dans ces parties d'Avignon, sont en retraits et en angles, à cause des fureurs du mistral, qui soumet à son régime toute la contrée et que Strabon appelait déjà "un noir Borée précipitant les hommes de leurs chars et les dépouillant de leurs vêtements et de leurs armes".

Avec le tour des remparts, les quais du Rhône, l'île de la Barthelasse qui nourrit de beaux peupliers,

Rue des Teinturiers
et Clocher des
Cordeliers



Rue Banasterie et
Église des Teinturiers

l'endroit le plus pittoresque de la ville est le Rocher des Doms, qui supporte le Palais des Papes, la cathédrale et des jardins.

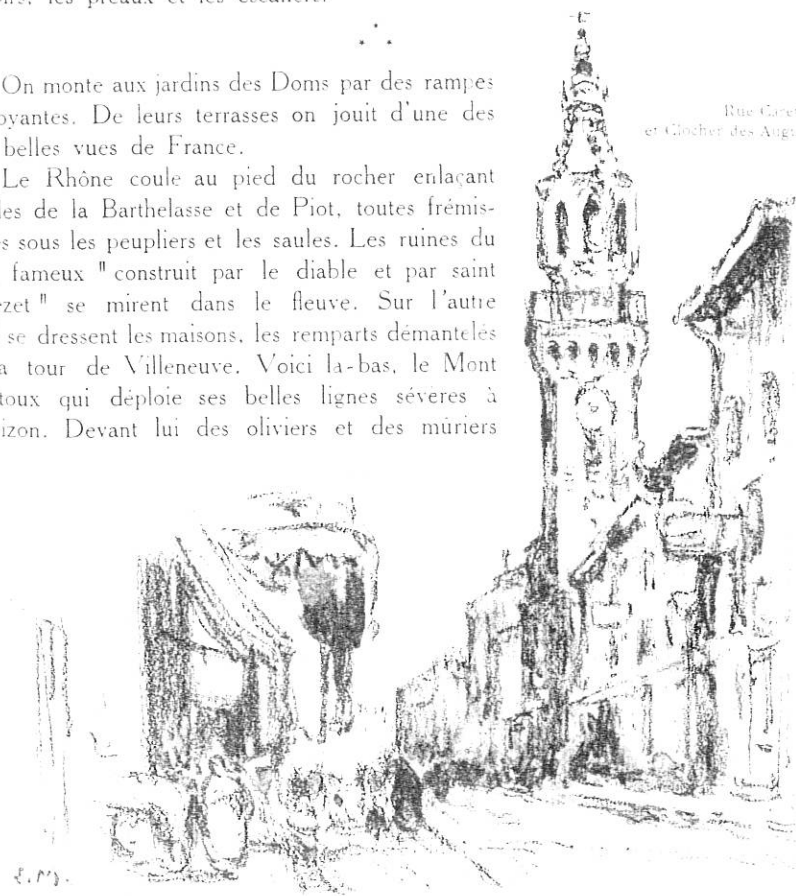
Le Palais des Papes est l'une des constructions les plus vastes et les mieux conservées du moyen âge féodal. Froissart déclare que "c'était bien la plus belle et la plus forte maison du

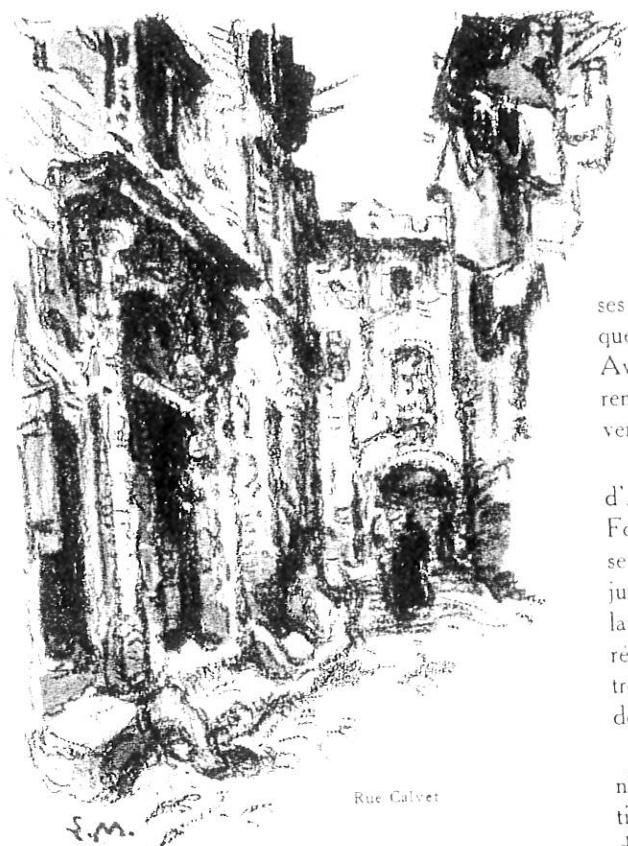
monde". Pour nous, c'est encore le plus étonnant spécimen de l'architecture militaire du XIV^e siècle. Il se compose de sept corps de logis reliés ensemble par sept énormes tours. Dans cette masse imposante, aucune symétrie, les fondations, à nu, suivent les inclinaisons du roc. Les fortifications intérieures sont plus formidables encore que les fortifications extérieures. Stendhal disait qu'elles avaient été construites avec "toute la méfiance italienne". Derrière les machicoulis, les créneaux, et les meurtrières, d'autres murs épais s'élèvent, des tours se dressent, des souterrains s'ouvrent. Le Palais entier est un vrai labyrinthe et l'on se perd parmi les passages secrets, les salles, les tours, les couloirs, les préaux et les escaliers.

On monte aux jardins des Doms par des rampes verdoyantes. De leurs terrasses on jouit d'une des plus belles vues de France.

Le Rhône coule au pied du rocher enlaçant les îles de la Barthelasse et de Piot, toutes frémissantes sous les peupliers et les saules. Les ruines du pont fameux "construit par le diable et par saint Bénézet" se mirent dans le fleuve. Sur l'autre bord se dressent les maisons, les remparts démantelés et la tour de Villeneuve. Voici la-bas, le Mont Ventoux qui déploie ses belles lignes sévères à l'horizon. Devant lui des oliviers et des mûriers

Rue Garterie
et Clocher des Augustins





Rue Calvet

s'étendent dans la plaine où des bourgades éparses mettent leurs taches blanches.

Par son ciel, par son passé, par ses enfants ou par ceux que son prestige a attirés, Avignon a présidé à la renaissance littéraire provençale.

C'est aux environs d'Avignon, au château de Fontségugne que se réunissent les sept poètes qui jurent de restaurer la langue de leur pays et de rénover la tradition des troubadours, interrompue depuis cinq cents ans.

Entre tous, Roumanille, Mistral et Aubanel tiennent parole. Tous trois doivent beaucoup à Avi-

gnon, qui a favorisé, depuis, d'autres poètes : Félix Gras et Jules Boissière notamment.

Roumanille, l'historien familier des mœurs et des coutumes, en fondant dans cette ville sa maison d'édition et en y publiant l'*Armana Prouvençau*, en a fait en quelque sorte la cité sainte du Félibrige.

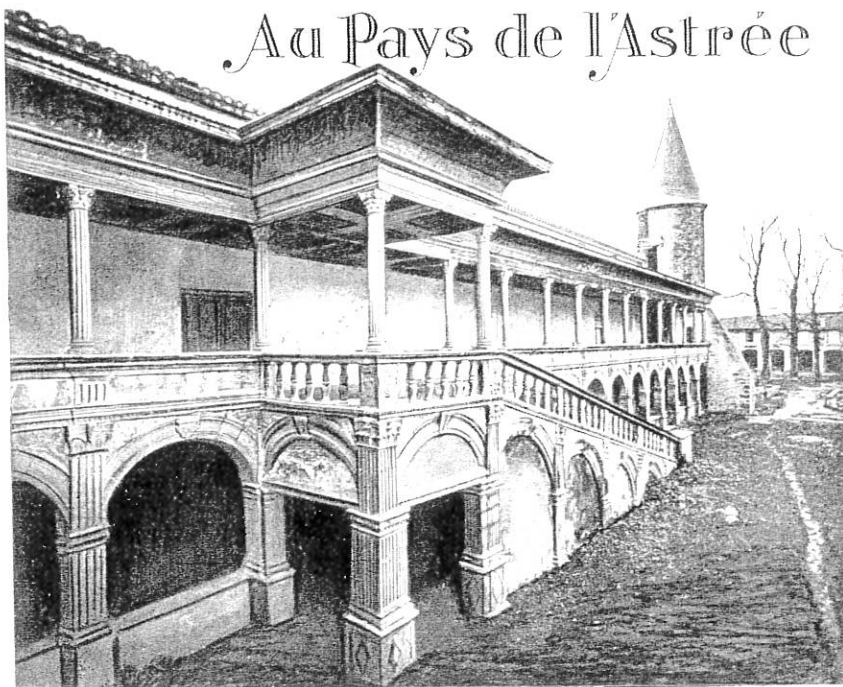
Mistral choisit le dialecte d'Avignon comme le plus pur et, retiré à Maillane, il consacre de nombreux chants, nouveau Virgile, à Mantoue-Avignon, où vont les fruits des vergers, les troupeaux et les cocons de la région. Il fait de cette ville le symbole de la Provence, fière de son passé et souriante sous son soleil.

Aubanel, fils d'Avignon, lui doit la flamme de ses odes. L'amour et la beauté le transportent. Comme Pétrarque, mais avec moins de retenue, Aubanel chante les "filles d'Avignon". On dirait que la frénésie du siècle papal a passé dans ses veines. Païen d'instinct, chrétien de coutume, voluptueux et cependant pris de méditation devant la douleur et la mort, il reflète l'âme avignonnaise. Dans ses poèmes passent les grands souffles enveloppants qui, les soirs d'été, caressent la ville, du Rocher des Doms au pied des remparts. Le désir y bondit sous le rythme et se cache sous la langue des mots, comme ce Rhône aux flots vivants qui vit naître Avignon, qui l'enserme, et qui fuit immortellement entre ses rives.

PAUL SOUCHON.



Au Pays de l'Astrée



DE toutes les descriptions du Forez, la plus vieille en date reste encore la plus vraie.

"Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays nommé Forez, qui, en sa petitesse, contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules, car étant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles et situées en air si pur, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur.

"Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte comme d'une forte muraille de monts assez voisins et arrosés du fleuve de Loire qui, prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore enflé et orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs autres ruisseaux en divers lieux, le vont baignant de leurs claires ondes ; mais l'un des plus beaux est Lignon, qui, vagabond en son cours aussi bien que douteux en sa source, va serpentant par cette plaine, depuis les hautes montagnes de Cervières et de Chalmazelles, où Loire le recevant et lui faisant perdre son nom, l'emporte pour tribut à l'Océan."

Cette description du Forez, placée en tête du roman de *l'Astrée*, a pu paraître imaginaire à la plupart des lecteurs, dans le temps où la France lisait l'œuvre d'Honoré d'Urfé. Aux yeux des Foréziens elle demeure toujours l'image fidèle de leur petite patrie.

Deux siècles et demi après, la science, à son tour, a fixé sur le Forez son regard. Un géologue, M. Gruner, en a dévoilé la structure comme



Le Lignon



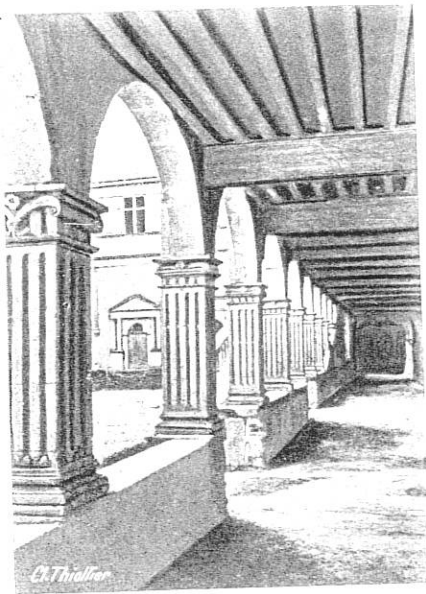
La plaine et les étangs

Honoré d'Urfé en avait dépeint l'aspect, et les deux descriptions, celle du poète tracée en quelques pages, et celle du savant qui forme un gros volume, s'adaptent en quelque sorte l'une à l'autre. La Loire enrichit ce sol de son précieux limon. Les montagnes s'écartent en double demi-cercle pour admirer, croirait-on, le fleuve déjà imposant, puis elles se resserrent comme si elles voulaient le retenir et le garder. C'est la plaine, c'est le vrai pays de Forez, pays doux, paisible, accueillant, tout en lignes simples. Ça et là, quelques reliefs brusques du sol, quelques bouquets de bois sombres.

La race de cette terre en reflète tous les caractères. Le Forézien est gai, expansif, ami du plaisir, un peu indolent, sans fièvre d'ambition insatiable. La joie, la cordialité s'épandent à travers champs et villages, comme l'aure matinale qui chaque jour, avant le lever du soleil, caresse le froment des Chambons, le seigle des Chaninats, le genêt des Varennes, chuchote entre les joncs, anime le miroir muet des étangs et change en une mer sans orages l'émeraude mobile des prairies.

Ce n'est pas que la lenteur, empreinte d'une douce nonchalance, qui caractérise le Forézien, soit de la paresse ; dans les riches fermes, valets et servantes sont aussi vaillants que les meilleurs travailleurs qui, dans la montagne, luttent contre un sol avare, pour lui arracher leur pain.

Le Forézien n'a pas l'âpre amour du gain qui stimule le labeur implacable de l'Auvergnat, ni la rude franchise du Stéphanois, ni le puritanisme, la bonté profonde mais un peu trop discrète du montagnard lyonnais ; il n'a pas la grosse joie, l'amour



Galerie à La Bastie d'Urfé

passionné de la bouteille comme le Bourguignon, son ancien suzerain : il est vrai que la vigne est rare dans la plaine ; il n'a pas non plus la vivacité spirituelle et légère, le goût de la parure du Roannais, qui se ressent du voisinage de la terre bourbonnaise ; mais, de tout cela, il a quelque chose de fondu dans un ensemble modéré et harmonieux, comme le sol sur lequel il vit. Il est bon, mais sans expansion ; ses mœurs sont honnêtes mais non pas austères ; il est franc, mais craint d'offenser ; il aime le plaisir, mais y veut une certaine délicatesse.

Tel est, dans son heureuse et sage modération, le vrai Forézien qui n'a guère changé depuis l'heureux temps où le premier chemin de fer de France reliant Saint-Etienne à Andrézieux



La Loire à Montrond

s'en allait à l'allure des troupeaux d'oies blanches qui traversaient la voie ouverte de toutes parts.

Les garçons ne portent guère plus leurs chapeaux à larges bords, leurs amples gilets croisés jusqu'au menton, leurs vestes à grands cols droits ; ils ont coupé leurs "cadenettes" et renoncé à leurs ceintures rouges ou bleues ; les jeunes filles ne se parent plus des "devantis" aux couleurs éclatantes, elles ne se coiffent plus de "batelières" de grosse paille blanche, tressées au coin du feu pendant les veillées d'hiver. Mais, du moins, les tracteurs n'ont pas encore partout remplacé les grands bœufs qui ont inspiré Pierre Dupont ; le laboureur, qui tient d'une main ferme "l'arore", lance dans le lointain, en ton mineur, ses finales mourantes ; les maisons du village continuent à tenir ouvertes leurs portes hospitalières ; les femmes y filent toujours la "colagne" de chanvre ou de laine... Mais tout cela tend, hélas, à disparaître dans la monotone uniformité de la vie moderne.

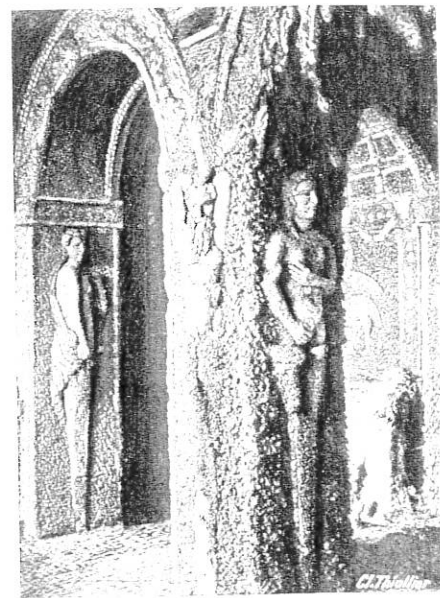
Le Forez n'est pas uniquement la plaine ; cette plaine, comme l'écrit Honoré d'Urfé, est entourée d'une ceinture de montagnes qui font aussi partie du département de la Loire, le séparant des départements voisins : monts du Vivarais, du Velay, du Forez, de la Madeleine, du Lyonnais.

Situé entre les deux bassins de la Loire et du Rhône, de l'Océan et de la Méditerranée, sur les limites des deux Frances de *langue d'oc* et de *langue d'oïl*, le Forez forme la transition entre le nord et le midi et des différences notables peuvent s'observer entre ses diverses parties. Ici, finissent les toits plats, les clochers massifs et carrés ; et là, où s'introduisent les coutumes et les locutions du centre de la France, paraissent les toits aigus et les fleches des églises.

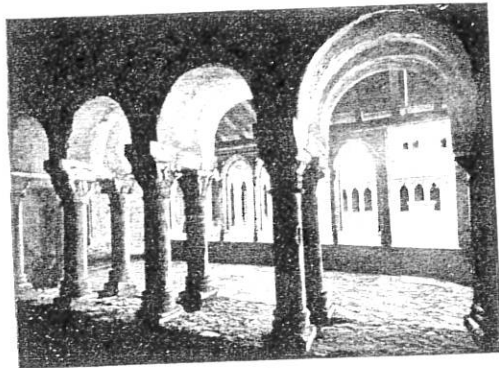
L'époque préhistorique a laissé le beau dolmen de Luriecq, et la civilisation romaine le théâtre de Moind, des fragments de la fortification de Feurs et les aqueducs qui conduisent à Lyon les eaux limpides du mont Pilat.

De la période romane subsistent des monuments de l'école bourguignonne, tels que les églises de Charlieu et de la Bénissons-Dieu, et des églises de style purement auvergnat, comme Chandieu.

Du XIII^e siècle, sont l'église Notre-Dame à Montbrison, l'Eglise Paroissiale de Charlieu ; du XIV^e celle de Baffie à Saint-Germain-Laval,



La Rocaille à La Bastie



Chaise-Dieu

de Sainte-Eugénie à Moind. Au XV^e siècle un événement historique introduisit dans la région l'architecture du midi : l'abbé de la Chaise-Dieu, Pierre Rogier, devenu pape sous le nom de Clément VI, confiait à un architecte d'Avignon, Hugues Morel, le soin de reconstruire l'église de la Chaise-Dieu. Ce monument, peut-être un peu lourd de formes, produit une profonde impression de grandeur. Sa construction dut avoir dans la région un grand retentissement ; le cardinal Girard, originaire de Saint-Symphorien-sur-Coise, dotait son pays d'une église plus petite, mais inspirée de la Chaise-Dieu, et c'est le style qu'on trouve appliqué dans la Loire aux églises construites de la fin du XIV^e à la fin du XVI^e siècle.



Mont Pilat

A la Renaissance, les deux grandes familles du Forez, les d'Urfé et les Couzan voulurent avoir une habitation dans le goût du jour. Claude d'Urfé, ambassadeur du roi Henri II au Concile de Trente, siégeant à Bologne, fit restaurer son château de La Bastie. Il avait été influencé par les artistes italiens, mais il n'avait pas abandonné la sûreté de son goût très pur et bien français ; avant la dispersion de ses richesses artistiques, La Bastie était un véritable musée ; les œuvres d'art qui l'ornaient avaient été, en grande partie, exécutées en France. Le maître de l'œuvre, Antoine Jonillyon, dont on conserve l'épithèque enchâssée dans le mur de l'Eglise de Saint-Etienne-le-Molard, était originaire de Saint-Bonnet-le-Château.

Le château de La Bastie, voué à la démolition, a été acquis, au prix d'un très gros sacrifice, par la Société Historique du Forez qui, avec des aides généreuses et l'appui moral et financier du Département et de l'Etat, a entrepris de rendre à son ancienne splendeur cette demeure seigneuriale, ce pur joyau de la Renaissance, sur lequel ces lignes ont l'ambition d'appeler l'attention des artistes et des curieux.

NOËL THIOLLIER.



La Chaise-Dieu

MONACO
L'INSTITUT OcéANOGRAPHIQUE
PAR M. R. ALLÈGRE

